

André Lejeune

Tranches de vie



Nouvelles et contes

**À la ville,
À la campagne,**

**Des nouvelles,
Des histoires,
Des contes...**

André Lejeune

Lire une histoire, un livre, le journal est un plaisir pour beaucoup de monde.

Mon plaisir est d'écrire pour le votre.

Des associations culturelles proposent aux amateurs de se lancer dans l'écriture. J'ai participé de nombreuses fois à cet exercice. Je n'ai rien gagné à ces concours. Suis-je bon ou pas ? Je m'en fiche.

Certaines de ces associations regroupent les écrits reçus lors de ces concours et, tous les auteurs en ayant donné leur accord, sont regroupés dans un livre vendu au profit du Téléthon.

Dans la continuité de ces actions humanitaires, tous mes ouvrages ont été enregistrés, en ayant fait don de mes droits et de l'exemplaire pour leurs archives, à la bibliothèque sonore de Châteaudun. Les mal-voyants ont ainsi le plaisir d'entendre les écrits de nombreux auteurs régionaux ou nationaux et aussi d'écouter une revue de presse locale régulièrement.

Lorsque vous aurez fini de lire cet ouvrage, vous saurez que la lecture audio sera prête pour les nombreux auditeurs de cet établissement si important pour moi.

Les nouvelles de ce recueil sont comme un inventaire à la Prévert : Libres ou de participation aux concours avec un thème imposé, inspirées par des rencontres humaines, par des paysages croisés lors de balades, histoires fantastiques avec des fées, toujours sans oublier l'amour des hommes et des femmes ou le soutien envers les gens en difficulté.

Bonne lecture et à un prochain recueil.

Nota : les dessins en in de nouvelles sont de l'auteur.

SOMMAIRE

Chuuuut !
Le bois de Rose
Une chasse au trésor
Sous les frondaisons
Un regard
Un jour de fêtes.
Trois roues de bonheur
La grotte cachée
Pas de chance
Il est revenu
Les roues et la canne blanche
Merci
Résurrection
Le bruit de la canne
Tata, racontes moi...
La petite boîte aux souvenirs
Le rideau s'est soulevé

Chuuuut !

Avril 1925.

Ce jeudi matin, neuf heures ont sonné au clocher de l'église. Vêtu de sa veste de toile bleue et de son vieux pantalon de velours qui fut brun, avançant de sa démarche claudicante, Robert traverse la cour de la ferme et se dirige vers la maison d'habitation. Il nettoie ses sabots sur le décrotteur en fer à gauche de la porte, pose la main droite sur la poignée puis la retire. Il décide de laisser ses sabots dehors. Après réflexion, il entre sur la pointe des pieds sans faire de bruit. Il prend sa casquette dans la main gauche et traverse la grande pièce principale lentement. Ses chaussettes glissent sur les vieilles tomettes hexagonales. La porte de la chambre est entrouverte. Il entre et se dirige vers le lit. Sa fille, Madeleine, l'a entendu, tourne la tête et pose son index devant ses lèvres en susurrant « chuut ! Le petit André dort ! » Elle se tourne vers le berceau ceint de voile blanc et regarde son ils. Il a ses petits poings serrés et comme un sourire béat sur les lèvres. Madeleine répète à son père de ne pas faire de bruit dans un filet de voix. Robert se penche sur le berceau, se recule puis fait une bise à sa fille en la félicitant au creux de l'oreille. Il fait deux pas en arrière et tend le cou pour voir encore son petit-ils avant de retourner travailler. Il va à l'étable pour préparer la litière de paille avant le retour des vaches du pré. Madeleine a entendu la porte de la maison se refermer et se lève doucement sans faire de bruit. Elle se rend dans la cuisine pour laver le dernier biberon et en préparer un autre. Un bruit à la fenêtre lui fait tourner la tête : c'est le chat qui veut rentrer. Il miaule. Madeleine en trois pas vient devant la fenêtre et, ixant le chat, elle lui ouvre en mettant son

index devant sa bouche en lui disant « chut ! » Le chat s'en moque et continue à réclamer sa gamelle à haute voix ! Il saute sur le carrelage et va directement à côté de la cuisinière émaillée bleu. Il s'assoit et regarde alternativement Madeleine et son bol vide. Il n'a pas le temps de réclamer à nouveau, du lait coule dans son bol. Il le lape en ronronnant. Madeleine retourne dans la chambre et regarde son fils qui dort toujours calmement. Elle décide de s'habiller et de retourner dans la cuisine pour préparer le repas de midi pour son homme et les charretiers qui seront là à midi précises. Elle a encore presque deux heures avant leur arrivée. Elle se reposera en début d'après-midi une fois la vaisselle faite et rangée.

Décembre 1930.

Noël est dans une semaine. Madeleine pose l'étoile tout en haut du sapin. Elle descend de l'escabeau, recule et regarde son œuvre. Elle tourne la tête et admire la crèche où il manque encore l'enfant Jésus. La porte s'ouvre en grand d'un seul coup, c'est André qui entre et pousse un cri de joie et d'étonnement en voyant le sapin. Avec un grand sourire, Madeleine le regarde et posant son index gauche devant la bouche lui demande de se taire en lui disant « Chut ! ». André s'immobilise à l'instant et fixe sa mère d'un œil interrogatif. « Pourquoi maman pas de bruit ? » Madeleine se rapproche de lui, le prend dans ses bras et lui dit quelques mots à voix basse au creux de l'oreille. André hoche la tête et retourne jouer dehors. Il est à peine dix sept heures et le soleil est caché par des nuages sombres. Sans doute de la neige pour cette nuit ou demain. André va voir les moutons qui sont à l'abri sous le hangar où Jean a installé son parc. Le berger arrive justement et lui pose la main sur la tête. André est heureux de le voir. Les chiens, attachés à la cabane, tirent sur leurs chaînes en aboyant

pour faire fête à leur maître. Robert sort de l'étable et vient rejoindre Jean. André les laisse parler et rentre à la maison.

Mai 1936.

André revient de l'école. Les chiens aboient quand il traverse la cour. Il s'arrête et leur fait « Chuut ! » en posant son index sur les lèvres. Il pose la main sur la clenche de la porte de la maison mais il s'immobilise. Il entend une voix nasillarde inconnue. Il ouvre tout doucement et se glisse dans la maison comme le ferait un voleur. Il fait trois pas et s'arrête. Il voit son père Claude et Robert son grand-père assis côte à côte sans bouger qui regardent le poste de radio. C'est de là que provient la voix qu'André a entendu. Robert a senti sa présence et lui fait « Chut ! c'est à Paris ! » André s'éclipse dans sa chambre et commence ses devoirs. Il est interrompu par la voix de son grand-père qui crie presque « Chuut ! Mais écoute, c'est la révolution ! » Claude répond aussitôt « mais c'est l'avenir qui se joue » « Chuut ! Tais-toi ! ». André inquiet par ces éclats de voix vient voir à la porte de la cuisine, écoute quelques instants puis repart à ses devoirs.

Juillet 1942.

Les cinq vieux bretons rentrent de leur journée dans les champs. Ils ont fauché les blés et les ont liés en gerbes. Deux champs sont terminés. Après deux assiettées de soupe et un morceau de cochon, ils rejoignent leurs châlits dressés dans le grenier au-dessus de l'étable. La moisson avance à leur rythme. André aide sa mère dans la cuisine à tout ranger et à préparer pour le petit déjeuner du lendemain. Il fait un aller et retour dans la chambre pour cacher en haut de l'armoire un chapeau de feutre et une longue blouse noire comme celle d'un maquignon. Son petit frère entre à ce moment là. Il demande à André ce qu'est ce

déguisement. André le regarde et lui fait « Chut ! Surtout tu ne dis rien de ça à maman ! Tu le sauras plus tard » Le lendemain matin, André est levé avant le soleil pour réveiller les bretons. Il grimpe au grenier, gratte à la porte et fait cinq ou six fois un « Chuuut ! » sonore. Il entend, en descendant, un des tacherons dire « c'est la première fois qu'on me réveille avec chuut ! »

Juin 1944.

André rampe depuis vingt minutes dans le bois le long de la ligne de chemin de fer qui va vers Paris. Une branche craque derrière lui. Il fait un sursaut, se retourne vers son compagnon un doigt sur la bouche et fait un long « chuut ! ». Depuis deux ans ils ont réalisé des missions de destruction de matériel allemand. Aujourd'hui, l'objectif c'est faire sauter un pont. Une journée de plus à agir sans bruit, sans parler, sans se faire voir. La progression continue encore plus de trente minutes avant d'atteindre les bords de la rivière. On entend l'eau bondir d'un caillou à l'autre. André se relève et fait une fois de plus « chuut ! » en invitant son camarade à le suivre pour installer l'explosif sous le rail. Moins de cinq minutes plus tard ils repartent en sens inverse. Le lendemain vers quinze heures, ils sont cinq à boire un café et parlent des trains qui ne roulent plus. D'un coup André fait « chuut ! » en voyant arriver au loin deux piétons en costume sombre.

Juillet 1944.

Deux hommes en costume sombre sont encadrés par un groupe de jeunes en chemise avec des fusils à la main. Ils crient leur joie d'avoir arrêté deux traites à la nation. Derrière un rideau au premier étage de la grande maison qui jouxte l'église, deux jeunes femmes se cachent en voyant ce groupe faire la fête derrière le drapeau tricolore.

Michèle se tourne vers Denise et lui demande « dis-donc, le grand avec le drapeau, ce ne serait pas celui qui faut des chuut ! à répétition devant ta porte ? » Denise regarde vers le plafond et répond qu'elle doit se tromper « pourtant j'ai remarqué que souvent après le quatrième chuut ta porte s'ouvrait »

Mars 1945.

Le glas sonne. Une centaine d'hommes et de femmes habillés de noir sont face au caquetoire et attendent la sortie pour rendre hommage à Robert. Il a été élu pendant une trentaine d'années au conseil municipal. Quand les portes de l'église s'ouvrent en grand, c'est un murmure qui s'élève de la foule. On entend des réprobations avec des « chuut ! » Le corbillard tiré par un hongre à la robe sombre s'éloigne lentement vers le cimetière dans le silence. La famille est accompagnée jusqu'à la mise en terre. Deux jeunes d'une dizaine d'années commentent à voix basse ce qui se passe. Des « chuut ! » nombreux les font taire.

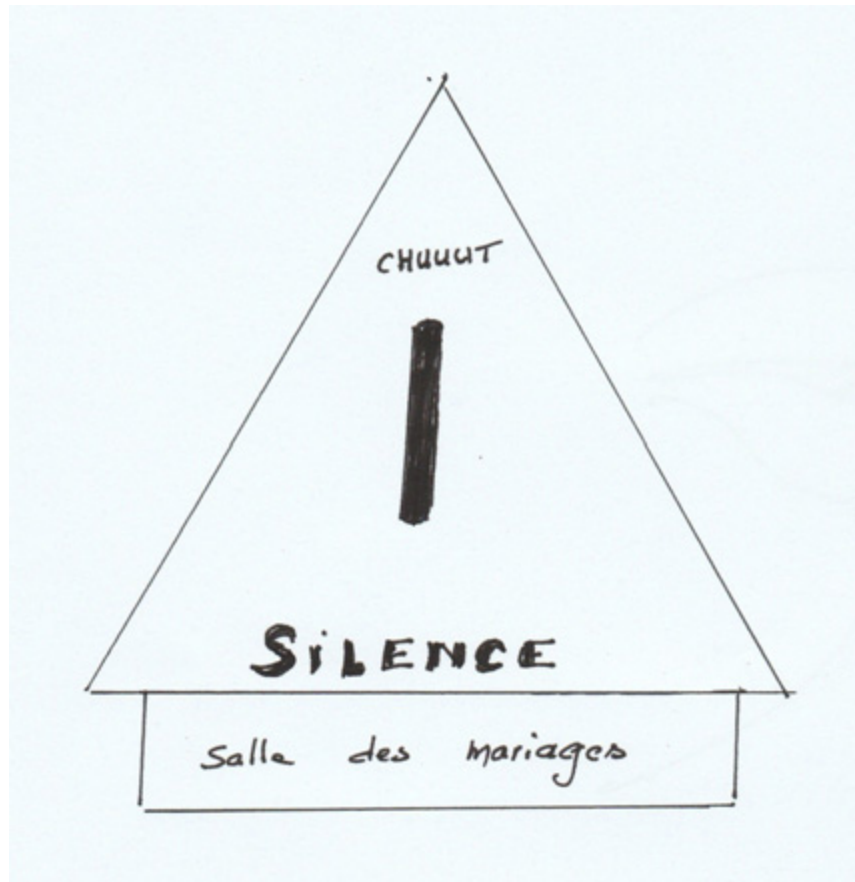
Juin 1945.

Denise sort de la boutique de nouveautés où elle travaille depuis le début de l'année. Son petit sac à la main, elle marche tranquillement vers la place de l'église. Au croisement du chemin du lavoir, un homme se jette sur elle, lui pose la main sur la bouche. Une voix qu'elle reconnaît lui fait au creux de l'oreille « chuut ! » Les deux jeunes se retrouvent aussitôt dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent. Denise se recule d'un pas et se prépare à parler. André pose son index sur ses lèvres en lui disant « chuut ! Écoute ». Dans le creux de l'oreille André fait à Denise la demande qu'elle attend depuis plusieurs semaines. Elle lui saute dans les bras mais André lui susurre « surtout chuut ! Tu ne dis rien avant ton anniversaire le

mois prochain. On l'annoncera ensemble. » « Bien sûr mon chuut je ne dirais rien »

Juillet 1946.

André termine d'enfiler sa veste, sa mère l'aide et vérifie l'ajustement de sa cravate. Elle demande à son fils de se dépêcher, qu'il ne faut pas faire attendre le maire et surtout Denise. « maman, chuut ! On sera à l'heure » Une heure plus tard les deux familles sont sur le perron de la mairie et attendent monsieur le maire. Accompagné de la secrétaire, il ouvre la porte et invite tout le monde à suivre les futurs mariés. Si les deux jeunes sont installés dans de splendides fauteuils, les témoins et les parents n'ont droit qu'à de simples chaises. La salle est pleine comme un œuf : les amis des mariés sont venus en nombre. Monsieur le maire commence la lecture des textes légaux avant de prendre le livre d'état civil. Il s'adresse au marié et l'appelle par son prénom. À l'énoncé d'André, un bruit sourd commence au fond de la salle tout doucement puis il enfle à devenir comme un ronronnement contenu. Le maire tourne la tête de tous les côtés et cherche d'où il vient. En fixant les lèvres de plusieurs jeunes il devine « chuut ». Le ronronnement ressemble maintenant à un grondement. D'un seul coup, au fond de la salle, un grand blond crie presque à hurler « taisez vous, chuut ! Chuut ! Chuut se marie ! » C'est un éclat de rire général avant que le maire reprenne la cérémonie. Les mariés et les témoins ont signé les actes et se préparent à rejoindre l'extérieur quand monsieur le maire interpelle André et Denise. « C'est quoi ce chuut ? » Les mariés éclatent de rire et répondent au maire « C'est notre secret, il ne faut pas le divulguer, chuut ! »



Le bois de Rose

Pas un bruit ne trouble le calme qui règne. Tout est apparemment normal. Au loin on aperçoit une forêt épaisse dans laquelle se dresse de très grands arbres. Elle est si épaisse que nul n'y pénètre. Tout à coup, alors que le ciel est bleu, que le soleil brille et darde ses rayons sur les blés qui blondissent, un éclair, comme un éclair d'orage, tombe sur le sapin qui domine cette forêt. Cet éclair en tombant fait un fracas énorme qui est entendu jusque dans le village. Aussitôt des flammes apparaissent, une colonne de fumée se forme et grimpe haut et droit dans le ciel. Bérangère a entendu ce bruit inhabituel, ouvre la porte de sa mesure, traverse son jardinet et sort sur le chemin qui mène au centre du village. Tous les habitants en ont fait autant. Ils se parlent, regardent la colonne de fumée et s'interrogent sur quoi faire. Le curé rejoint un groupe, demande quelque chose puis part en courant vers son église. Il y entre et va directement à droite sous le clocher. La corde de la cloche pend, le curé l'empoigne et tire dessus de toutes ses forces. Dans toute la vallée, les gens ont reconnu le tocsin et ils viennent tous devant le parvis de l'église. Des femmes entrent en entraînant leurs enfants et se mettent à prier. Les hommes restent dehors. Ce sont les plus âgés. Un bruit de galop ou de trot annonce l'arrivée de ceux qui étaient dans leurs champs. En un quart d'heure presque tout le village est devant l'église. Le père Charles arrive en claudiquant en s'appuyant sur sa canne. Il s'arrête au milieu de la place, à une quinzaine de mètres du groupe d'hommes. Il tape le sol cinq ou six fois avec sa canne et hurle

- Alors vous attendez quoi ? Que le feu vienne jusqu'aux maisons ?

Tous se retournent vers lui. Personne ne répond.

- Alors vous avez peur ! La fumée de là-bas je ne la crains pas, moi j'y vais. Je n'ai pas peur d'aller au devant de ce que vous croyez, bande de froussards !

Il fait demi-tour et part toujours en tirant la patte en s'appuyant sur sa canne. Les hommes se remettent à parler mais restent sur le parvis de l'église. Des jeunes discutent entre eux du départ du père Charles, ils sont inquiets. Philippe et Henri, tout juste seize ans s'éclipsent sans rien dire. Ils font le tour de l'église, prennent le chemin vert qui longe l'arrière des jardins et rapidement rattrapent le père Charles qui est surpris de les voir sur ses talons.

- Vous allez où comme ça ?

- Père Charles, on ne peut pas vous laisser seul éteindre ce feu, surtout avec toute cette fumée, c'est important.

Le père Charles ne répond pas et continue à avancer à son allure. Les deux jeunes le suivent sans dire un mot. Cinq minutes plus tard, ils sont tous les trois à l'orée de la forêt. La fumée est bien visible à moins de cent mètres d'eux mais à l'intérieur de la forêt. Le père Charles s'arrête puis avance de quelques pas. Il est à dix mètres de l'orée. Il regarde à gauche, à droite. Philippe et Henri l'observent sans bouger. Charles fait encore quelques pas, regarde ses pieds. Il reste immobile trente secondes puis tenant sa canne droite devant lui s'approche. Il glisse sa canne dans la fourche d'un noisetier juste sous le nid d'un merle qui s'envole en criant.

Toutes les branches s'agitent, un souffle chaud et violent s'abat sur Philippe et Henri qui ferment les yeux quelques secondes. Ils les rouvrent, se regardent puis s'aperçoivent

que le père Charles a disparu. Ils font rapidement les quelques pas pour venir devant le noisetier que le père Charles a pointé de sa canne. Il n'y a rien, pas de traces, pas de passage, les branches sont entremêlées. Ils reculent, vont à droite et reviennent à gauche. Rien. D'un coup Philippe tend le bras vers le milieu de la forêt en tirant Henri par sa manche : il n'y a plus de fumée. Ils ne comprennent pas ce qui a pu se passer et cherchent à nouveau à découvrir où est passé le père Charles. Ils posent la main sur le noisetier et commencent à écarter les branches. Un souffle tiède arrive sur leurs visages, une voix douce se fait entendre. Les deux jeunes sont comme paralysés et écoutent. Une mélodie dont ils ne comprennent rien vient jusqu'à leurs oreilles. La voix continue et devient presque compréhensible. Le souffle tiède se transforme en rafales violentes qui plie les branches des arbres jusqu'au sol, c'est une tempête qui soulève les brindilles et les herbes. Philippe et Henri se protègent le visage. Ils ne comprennent rien à ces événements et décident de revenir au village.

En arrivant, ils aperçoivent au milieu des habitants rassemblés le père Charles. Ils sont surpris et se demandent comment il a fait pour être revenu avant eux. Ils s'approchent en catimini et tendent l'oreille. Charles explique que dès son arrivée dans le bois la fée des arbres lui a confié une mission en échange de l'extinction de l'incendie qu'elle a inventé mais qu'il ne peut rien dire. Des femmes s'approchent de lui, s'agenouillent et prient, le considérant comme un envoyé de Dieu. Charles sourit à ces manifestations.

En se tournant il voit les deux jeunes restés en retrait. Il écarte la foule et les rejoint. Il les invite à venir chez lui. Hésitants, ils emboîtent le pas de Charles. Sa petite maison est en bordure de la mare. Son jardinet est bien entretenu. Charles entre le premier et invite les deux jeunes à le suivre. Ils entrent et restent debout devant la table, leur hôte face à eux. Charles les observe, reste silencieux peut-